



On me remit un billet. — Page 296, col. 3.

nous dit-il, vous m'excuserez si je crois nécessaire d'introduire un triste souvenir; mais vous ne pouvez avoir oublié que le jour même de la mémorable dénonciation de Monsieur Micawber, Uriah Heep laissa échapper une insinuation menaçante sur le... mari de miss Trotwood.

— Je ne l'ai pas oublié, répondit ma tante sans paraître troublée.

— Peut-être, ajouta Traddles, n'était-ce qu'une impertinence gratuite et sans but?

— Non, reprit ma tante.

— Pardonnez-moi, dit Traddles timidement, si je vous le demande : existait-il réellement une personne avec ce titre, et était-il au pouvoir d'Uriah Heep d'inquiéter cette personne ou de s'en servir pour inquiéter miss Trotwood?

— Oui, mon bon monsieur Traddles, répondit encore ma tante.

Traddles, avec un air de désappointement, expliqua comment il n'avait pu vider l'incident avec Uriah Heep; il en était de cette affaire comme des lettres de change de M. Micawber, qu'Uriah avait prétendu n'être plus en ses mains. Peut-être ma tante avait-elle eu tort de ne pas en parler à Traddles avant que celui-ci eût laissé partir le coquin.

A cette explication, ma tante se contenta encore admirablement; mais nous crûmes voir une larme dans ses yeux, lorsqu'elle dit : — Vous avez bien raison... j'aurais dû vous en parler.

— Pouvons-nous, moi ou Copperfield, faire quelque chose? demanda Traddles.

— Rien, répondit ma tante, je vous remercie mille fois. Trot, mon cher ami, c'est une vaine menace. Qu'on fasse revenir monsieur et mistress Micawber; mais qu'on ne m'adresse pas une parole.

Et, ce disant, elle avait retrouvé son impassibilité, les yeux tournés du côté de la porte. Ce fut elle qui, la première, dit à monsieur et à mistress Micawber quand ils entrèrent :

— Eh bien! monsieur et madame Micawber, nous vous demandons pardon de vous avoir laissés

si longtemps hors de cette pièce. Nous avons discuté votre émigration, et je vais vous dire les arrangements que nous vous proposons.

Ce qu'elle fit au contentement général de la famille tout entière, enfants et parents, les enfants étant entrés aussi cette fois. Monsieur Micawber ne put résister au désir de montrer son empressement à faire ses billets. Nous voulûmes en vain le retenir, il courut chercher le papier timbré. Mais sa joie fut courte : au bout de cinq minutes, il revint sous la surveillance d'un huissier qui l'avait fait son prisonnier au détour de la rue.

— Tout est perdu! nous dit-il en pleurant.

Nous étions préparés à cet incident, qui, on le devine, provenait du fait d'Uriah Heep. Nous eûmes donc bientôt rendu la liberté au futur émigrant, et, cinq minutes après, il était assis, occupé à remplir les blancs du papier timbré avec une satisfaction que sa physionomie n'exprimait au même degré que lorsqu'il préparait un punch. C'était un spectacle de le voir contempler ses lettres de change, les manier en artiste comme les gravures d'un maître, et inscrire sur son portefeuille les dates d'échéance.

— A présent, monsieur, dit ma tante, qui avait étudié cette scène silencieusement, si vous voulez me permettre de vous donner un avis, c'est de renoncer pour jamais à ce genre de travail.

— Madame, répondit M. Micawber, je vous le jure, et c'est mon intention d'enregistrer ce serment sur la page vierge de l'avenir. Que mistress Micawber l'atteste, et que mon fils Wilkins s'en souvienne toujours : mieux vaudrait pour lui mettre sa main au feu que de s'en servir pour signer des lettres de change. Ce sont les serpents qui ont empoisonné la vie de son infortuné père.

Profondément affecté, et passant en un moment de la joie à celle du désespoir, M. Micawber fixa sur les serpents un regard de sombre horreur (dans lequel on lisait encore peut-être un reste de sa récente admiration), les plia et les mit dans sa poche.

Là se terminèrent les affaires de cette soirée. Ma tante et moi, fatigués et tristes, nous voulions retourner à Londres le lendemain. Il fut convenu que les Micawber nous y suivraient après avoir effectué la vente de leurs meubles, que la liquidation de M. Wickfield se réglerait aussi vite que possible sous la direction de Traddles, et qu'Agnès viendrait aussi à Londres pendant ces arrangements. Nous passâmes la nuit à la vieille maison gothique qui, délivrée de la présence de Heep, semblait l'être d'un mauvais esprit, et je me reposai dans la chambre de mes années d'écolier, comme un naufragé qui retrouve ses foyers domestiques.

Le lendemain, nous retournâmes à la maison de ma tante et non à la mienne. Là, nous étant assis tous les deux avant de nous coucher, comme autrefois, ma tante me dit :

— Trot, désirez-vous réellement connaître ce que j'avais sur le cœur dernièrement?

— Oui, sans doute, ma tante. Si j'ai jamais pensé qu'il n'était pas juste que vous eussiez un chagrin ou une inquiétude dont je n'aurais pas ma part, c'est à présent.

— Vous avez eu assez de vos propres peines depuis quelque temps, mon cher David, me répondit-elle, sans qu'il soit besoin d'y ajouter mes petites misères. Je n'ai pas eu d'autre motif, Trot, en vous cachant quelque chose.

— Je le sais bien, dis-je, mais, je vous en prie, parlez.

— Voulez-vous faire une petite course en voiture avec moi demain matin? demanda ma tante.

— J'en serai bien aise.

— Demain, à neuf heures, dit-elle. Je vous raconterai tout, mon cher David.

En conséquence, à neuf heures nous montâmes dans une voiture de louage et nous nous dirigeâmes vers Londres. Après avoir traversé plusieurs rues, nous nous arrêlâmes devant un hôpital. A quelques pas de la porte stationnait un corbillard très-simple. Le cocher reconnut ma tante, et, obéissant à un signe de sa main qu'elle